

des coups d'état avec l'aide de groupes militaires de la Rapeda. L'expérience bolivienne a démontré que la prolongation de la lutte entre le gouvernement et les masses insurgées permet à celles-ci d'entrer dans une activité politique. Quand cela arrive, les exploités engagent le combat sous leur propre bannière anti-impérialiste qui, en l'occurrence, n'a rien de commun avec celle du M.N.R. Cela se montra d'une façon générale lors de la guerre civile de 1949, déclenchée par le M.N.R. A cette époque, une série de pronunciamientos militaires se produisit simultanément en plusieurs endroits, sauf à La Paz. L'échec du coup d'état à La Paz, la ville principale, fit prolonger la lutte partout ailleurs et gagna de larges couches de la population. A Potosi, à Santa Cruz les éléments les plus avancés du prolétariat et le P.O.R. jouèrent un grand rôle en rééditant et en diffusant l'essentiel des thèses de Pulacayo pour montrer aux masses la voie révolutionnaire. La presse étrangère se hâta d'annoncer l'éclatement d'une grève générale, tout au moins des mineurs, grève possible dans la logique des événements, mais qui n'éclata pas à cause de la politique du M.N.R. qui n'avait à aucun moment envisagé une telle action en vue de la prise révolutionnaire du pouvoir. Les mineurs, pas plus que d'autres secteurs ouvriers ne déclarèrent donc la grève. Quant aux ouvriers du textile et le P.O.R., qui espéraient cette forme de combat, on ne les considéra point comme une force agissante. Cette guerre civile de 1949 avait été préparée et déclenchée par le M.N.R. pour servir seulement ses propres calculs, mais il ne fut pas moins surpris des résultats d'une mobilisation, même limitée, des masses. Les gens du M.N.R. escomptaient que la lutte ne se prolongerait pas, ils misaient sur leur tactique de frapper l'ennemi par surprise. Mais voyant que la marche des événements ne se soumettait pas à leurs plans pré-établis, ils se préparèrent à fuir en saccageant préalablement les banques pour empêcher l'argent nécessaire. Nulle part, dans aucune des provinces où l'administration était aux mains du M.N.R., celui-ci n'esquissa le moindre programme de transformation sociale. S'il avait, en tant que gouvernement, confisqué la grande propriété, nationalisé la banque, les chemins de fer, etc. il aurait eu derrière lui la grande masse du pays.

Car malgré la façon dont les événements se déroulaient, la lutte avait, par elle-même, remué la conscience révolutionnaire des masses qui s'acheminaient instinctivement vers un programme révolutionnaire, car la semence représentée par les thèses de Pulacayo avait trouvé un terrain favorable dans l'esprit combattif des masses.

Quand la défaite se révéla inévitable, quelques commandos départementaux du M.N.R. invitèrent le P.O.R. à s'y incorporer, comme ce fut le cas à Cochabamba. Le M.N.R. démontra, par cette attitude de dernière heure, à quel point était son désespoir et comment il était

intéressé à trouver des alliés sur lesquels il tacherait par la suite de faire retomber la responsabilité de la défaite. De son côté, le P.O.R., par l'intermédiaire de son Comité Central, décida de lutter coude à coude avec le prolétariat et les couches de la petite bourgeoisie engagées ou pouvant s'engager dans le combat. Mais ce fut le prolétariat dans son ensemble qui eut à payer les frais de la défaite du mouvement provoqué par le M.N.R.

Les mineurs qui, de tous les secteurs ouvriers, avaient essayé de reprendre la lutte pendant cette période de répression, finirent par s'épuiser, leurs organisations disparurent. Cependant ce furent encore les mineurs qui, après la guerre civile, commencèrent les premiers à se réorganiser et à prendre conscience de leur force. Quant aux ouvriers du textile ils se regroupèrent à nouveau pour passer à l'attaque, mais leur mouvement resta toujours isolé du prolétariat et de la masse en général. La formation du Comité de Coordination — sorte de centrale ouvrière, inexistante lors de la lutte précédente — fut un pas en avant, mais ce Comité était faible du fait que la plupart des organisations syndicales y adhérèrent pour la forme, c'est-à-dire sans engager l'ensemble de leur base. L'erreur la plus grave commise par la direction de ce Comité, à caractéristique syndicale, fut d'envisager une lutte préliminaire comme si cela devait être la bataille finale pour la destruction du régime féodo-bourgeois. Entre les ouvriers textiles de La Paz et la grosse majorité du prolétariat et des paysans il y avait un décalage quant au rythme et au degré de mobilisation. C'est pourquoi le mouvement de La Paz resta isolé, ce qui entraîna sa défaite. La reprise de la lutte fut entamée par les instituteurs, ils ne tardèrent à capituler faute de résistance pour continuer le combat.

La défaite de la grève de mai 1950 lança la réaction bourgeoise contre le prolétariat. Cependant, un an après, une partie du prolétariat et de la petite bourgeoisie réagit contre la répression gouvernementale et donna au M.N.R. la victoire aux élections présidentielles. Cet exploit des masses se solda plus tard par une défaite, la direction du M.N.R. s'étant refusée, parce que parti « démocratique et légaliste », à reprendre par la force le pouvoir qu'un *pronunciamiento* militaire s'était empressé de lui arracher. Cette capitulation sans lutte du M.N.R. produisit chez les masses un état d'esprit où commençait à pointer le doute sur la capacité du M.N.R. à prendre le pouvoir.

Tous ces événements se déroulèrent dans une période de reflux général qui commença avec le conflit San José-Oploca. Tandis que ce recul ouvrier se produisit, le M.N.R. se redressa, il propagea des idées et des préjugés qui avaient été dépassés pendant l'étape allant du III^e Congrès Mineur de Catavi à la Conférence de Pulacayo. Chaque fois que les masses reprenaient l'ac-